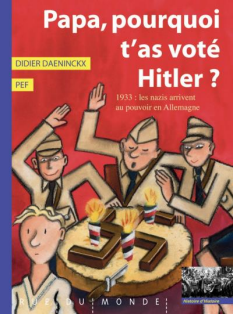
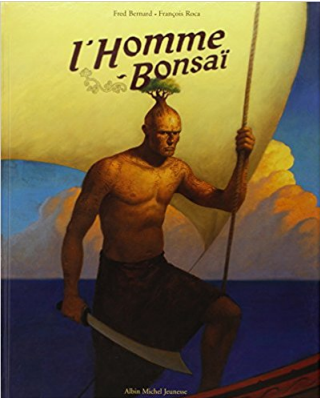
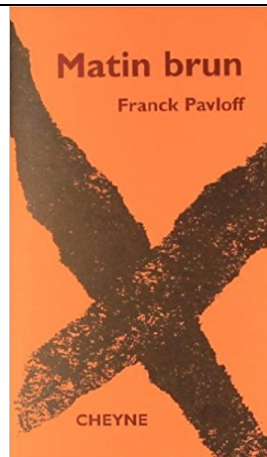


| | | | | | |
|---------|----------------|----------|--------------|----------------|-------------|
| Titre : | Le grand match | Auteur : | Fred Bernard | Illustrateur : | J.F. Martin |
|---------|----------------|----------|--------------|----------------|-------------|

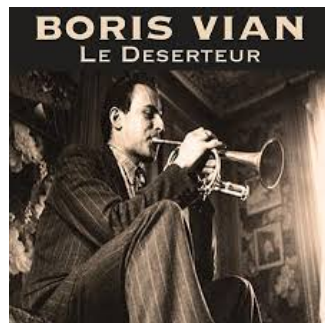
Les 5 piliers pour travailler la compréhension

| | |
|----------------------------|--|
| Le système des personnages | <ul style="list-style-type: none"> - Les amis et les ennemis à lister, avec les différentes façons de les nommer, de les désigner - Mise en scène du passage dans les vestiaires - Imaginer les pensées du personnage lors du dilemme - Lister les actions et dégager les intentions des personnages (les joueurs de l'équipe) au regard de ses actions - Rôle du Bonsaï symbole de leur résistance « Cet arbre est petit, mais il a la force des géants » un concentré symbolique de puissance en réduction. |
| La structure du récit | <ul style="list-style-type: none"> - Créer un plan de récit Le plan de récit est une représentation schématisée de l'histoire visant à faciliter le rappel de récit - Construire la carte de récit de l'histoire. La carte de récit est un dispositif proposé par Jocelyne Giasson pour visualiser l'ossature de l'histoire. <div style="text-align: center; margin: 10px 0;"> <pre> graph LR A[Qui ?] --> B[Où ?] B --> C[Quand ?] C --> D[Quel est le problème ?] D --> E[Quelle est la solution ?] </pre> </div> <ul style="list-style-type: none"> - « Nous avons tout perdu et nous avons gagné » explication de la valeur des temps et débat interprétatif dans la classe. - Rechercher dans le texte des extraits à classer dans l'ordre chronologique - Les enjeux du sport et les liens entre sport et pouvoir |

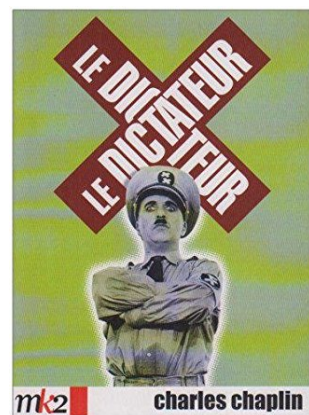
| | |
|---|---|
| <p>L'enrichissement lexical / Les illustrations</p> | <ul style="list-style-type: none"> - Le vocabulaire du sport : création d'une fleur lexicale (Cf <i>Micheline Cellier Guide pour enseigner le vocabulaire à l'école élémentaire</i>) avec de nombreuses métaphores. Dans une fleur lexicale, chaque pétale rassemble les mots qui ont un point commun. - Le vocabulaire guerrier : <i>le combat, la foule, la dépouille, assassiné, arrêtés, exécutés</i> - Le vocabulaire de l'histoire : <i>affiche, propagande, dictature ...</i> - Les illustrations pleine page, sépia et noir dominants, donnent le ton. Les drapeaux évoquent la croix gammée et sont surtout avec des couleurs sombres. Des drapeaux au symbole proche du svastika plombent l'atmosphère. Une galerie de militaires lunettés et casquettés insistent : nous sommes dans un pays totalitaire. |
| <p>Le nourrissage culturel</p> | <ul style="list-style-type: none"> - Livre de Pef/ Daeninckx : « Papa, pourquoi t'as voté Hitler ? »  <ul style="list-style-type: none"> - Livre de Fred Bernard : « L'Homme-Bonsaï »  <ul style="list-style-type: none"> - Livre : « Matin brun » Franck Pavloff |



- Chanson : « le déserteur » de Boris Vian



- Film « Le Dictateur » Charles Chaplin



- Histoire du fascisme :

| | |
|-----------------------|---|
| | <ul style="list-style-type: none"> - Guernica de Picasso - Tres de mayo de Goya - L'exécution de Maximilien de Manet - Jeux olympiques de Berlin 1936 - Affiches de propagande |
| La production d'écrit | <ul style="list-style-type: none"> - Faire parler les joueurs dans les vestiaires avec les arguments pour et contre la décision de résister. - Imaginer la suite de l'histoire : la fuite de Volodia - Ecrire à partir d'une des illustrations : la dernière où Volodia est en costume de ville avec ses chaussures à crampons / la première de couverture. - Ecrire la morale de l'histoire : Plaider la force de l'exemple contre toutes les corruptions, une fable d'apprentissage ou un vœu pieux ? |

LE GRAND MATCH

*Dans de rares instants, le collectif sportif défie
les règles du pouvoir et impose la règle du jeu par
la force de sa culture.*

*Le jeu se rit du Je propriétaire. Il impose sa règle
au mépris du danger.*

Il dit la liberté, la soif et le partage de l'instant.

Philippe Lefèvre, journaliste

Ce soir-là, peu de bruits de bottes dans les rues. Des chuchotements, quelques toussotements de fumeurs devant les bars encore ouverts et équipés de grands écrans. Pas de promeneurs, tous devant la retransmission du Grand Match.

« TERRE ET SANG !

**NOTRE GUIDE,
NOTRE TERRE,
NOTRE SANG !
NOUS SOMMES LE PEUPLE
DE TERRE ET DE SANG ! »**

Musique, chants et saluts fanultras dans les tribunes officielles. Pas un son dans les gradins du stade pourtant bondés. Au milieu du terrain, à son tour, notre équipe aurait dû lancer « **NOTRE TERRE, NOTRE SANG !** »

Mes 95 kilos tremblaient comme une feuille de bouleau quand nous avons levé le bras, serré le poing, puis l'avons lentement rabattu sur la poitrine, et appuyé fort sur le cœur en criant « **VIVE LE SPORT !!!** »

Soudain déchainé, le stade se dressa comme un seul homme pour nous acclamer.

J'étais sûr que dans les bars, on s'était levé des tabourets.

Dans les maisons on s'était levé des canapés. Dans les appartements, on avait renversé des verres en voyant nos poings serrés !

Je m'appelle Volodia, je peux tout vous raconter.

J'y étais.

C'est Eugenio, le numéro 10, l'ouvreur, notre capitaine, qui avait eu l'idée complètement folle de hurler ce slogan « **VIVE LE SPORT !!!** » à la face de l'équipe du gouvernement, les Aigles Frères, à la face des gradés fanultras et du Guide présents dans la tribune.

On nous avait promis des repréailles si on ne lâchait pas « **NOTRE GUIDE, NOTRE TERRE, NOTRE SANG !** » comme les autres, mais nous avons désobéi quand même.

Depuis des années, lentement, le guide avait monté dans les sondages et nous l'avions élu sans nous méfier. Dans l'indifférence générale, il avait fait passer petit à petit des lois odieuses ; et nous étions, maintenant, sous peine de mort, contraints de nous taire, de rentrer la tête dans les épaules.

On peut accepter de baisser la tête et de serrer les fesses, bien sûr, mais seulement pour entrer dans la mêlée et pousser, pousser, pousser de toutes nos forces. Hors du terrain, nous n'avions pas su pousser pour combattre l'adversaire et la barbarie, pour retrouver la liberté et à nouveau la joie de vivre. Là dessus nous avons échoué sur toute la ligne.

Et je me trouvais là, sur ce terrain de jeu, le poing serré sur le cœur, de l'électricité dans l'échine, des sueurs froides dans le dos à clamer un dérisoire « Vive le sport ! » devant des fanultras ulcérés.

Maigre consolation pour un gars de 95 kilos.

J'avais été choisi dans l'Equipe nationale parce que je n'étais ni rom, ni juif, ni noir, ni musulman, ni homosexuel, ni opposant repéré. Ceux-là étaient déjà partis par milliers ou allaient mourir bientôt. Il suffisait de ne pas adhérer à leur doctrine ou de murmurer ce qu'on avait en tête et sur le cœur, « Je hais le fanultras. Honte et déshonneur à ceux qui ont laissé revenir cette folie destructrice... » pour risquer de tomber dans la fosse avec les autres.

Alors je m'étais tu. Mais ce jour-là
il fallait jouer.

Au coup de sifflet, Eugenio crie : « Allez, les gars, on y va ! » Le cœur comme un tambour dans la poitrine, je cours soutenu par la clameur, sous les regards amis de mes camarades. L'équipe des Aigles Frères ouvre le score sur une pénalité. Ils ont l'assurance des vainqueurs, une forme olympique et l'arbitre avec eux. Nous sommes plusieurs amateurs à avoir accepté de remplacer les joueurs professionnels de l'Equipe nationale, tués parce qu'ils s'étaient élevés contre le pouvoir en place. Nous sommes en moins bon état physique et mental, mais nous avons la rage des humiliés et un bon entraînement grâce à Eugenio excellent capitaine et diable d'homme.

Eugenio avait perdu son frère et son père dès l'élection du Guide. Déjà, son arrière-grand-père et toute sa famille avaient été résistants et avaient combattu le fascisme pendant la Deuxième Guerre mondiale. Eugenio, lui, ne faisait pas de politique et préférait le sport et le jardinage. Il fallait le voir, tablier à la taille et chapeau de paille sur la tête, un sécateur comme un jouet d'enfant dans sa grosse main, tailler ses bonsaïs et couper délicatement les fleurs fanées de ses rosiers anciens.

Quand il les caressait comme des petits chats les bonsaïs paraissaient plus minuscules encore.

« Ils m'apaisent », avouait-il, depuis que sa femme
et ses enfants s'étaient réfugiés chez des cousins à l'étranger.
Eugenio nous disait être resté
Pour son jardin.

Gros pressing défensif de l'équipe adverse. Sur un signe discret d'Eugenio, je reste au bord de la touche. Coup de pied par-dessus la défense. Je pars des 40 mètres à la vitesse de l'éclair et le ballon me tombe des bras. Cadrage débordement. Nous marquons un premier essai ! Eugenio se charge de le transformer. 7-3 ! Nous nous regardons sans démonstration de joie ni sourire, abasourdis.

Ivre de bonheur, le public s'égosille et siffle, étouffant les vociférations des dignitaires fanultras. Le Guide se tait. Le général et surintendant de la ville aboie sur ses joueurs. Cette rencontre entre nous et cette équipe du nouveau gouvernement c'est lui. Ces matchs contre les pays voisins afin de prouver la supériorité de l'Identité nationale, c'est lui. Notre équipe s'était distinguée en écrasant successivement tous les adversaires qui s'étaient présentés à elle.

En nous battant, l'équipe des Aigles Frères
deviendrait la nouvelle Equipe nationale,
et un symbole magistral
de force et grandeur.

Nos adversaires furieux ont frappé fort. Un de nos flankers s'est fait aplatis méchamment par une montagne de muscles : fracture de la jambe. Un de moins... Malgré tout, nous marquons un deuxième essai en coin. La transformation est difficile et la balle touche le poteau. La tension monte d'un cran et la foule en délire explose. Penché, les mains sur les genoux, je me remets difficilement d'un plaquage à l'épaule, je m'attends à cracher du sang, puis lève les yeux, la vue troublée par une émotion qui n'a pas de nom. Des années que je n'avais pas vu le peuple heureux ! je songe un instant à ce qui reste de ma famille, de mes amis, tremblants pour nous devant leur grand écran.

12-3 à la mi-temps ! Pause.

Le Guide et ses généraux, le suivant comme des petits chiens, descendent dans nos vestiaires : « Bravo, un beau jeu vraiment ! Seulement maintenant vous devez perdre, vous le devez ! L'équipe des Aigles Frères n'a jamais perdu, vous m'entendez ?! C'est un ordre ! Si vous ne perdez pas, vous serez exécutés. » Un ange déplumé traverse lentement les vestiaires...

A peine sont-ils sortis qu'Eugenio nous sourit. Il sort un bonsaï de son sac de sport et nous le tend :

« Cet arbre, les gars, il va sceller notre pacte secret ! »

Et on pose tous nos grosses pattes au dessus
de son feuillage.

Retour sur le terrain. Sans concertation, pris par un sport qui n'en n'est plus un, nous décidons de jouer pour gagner, pour triompher, quelqu'en soit le prix et l'équipe adverse s'en aperçoit tout de suite. Après une 89, passe au 10 ! Notre capitaine écrase un ballon, marquant un nouvel essai. Troisième pénalité pour les autres. 19-9.

Fin du match, c'est la victoire ! Notre victoire !
Et notre arrêt de mort.

Le public jubile, les fanultras grondent et serrent des dents. Des coups de feu sont tirés dans l'air par les soldats pour calmer la foule. Impossible. On chante dans les tribunes. On danse devant les écrans. A notre stupéfaction, nous sommes épargnés. Le Guide a décidé de laver l'affront avec un second match. Si on ne se laisse pas battre, la menace sera appliquée sans délai cette fois.

Nous sommes prévenus.

Pourtant, le sourire d'Eugenio encore.

Il ne quitte plus son bonsaï fétiche
et l'apporte à tous nos entraînements.



LE JOUR J.

Match retour. Le nouveau stade, achevé en un temps record, est plein à craquer. Des cordons de soldats entourent le terrain en « cas de débordements » affirme-t-on dans la presse.

J'y étais. J'ai vu. J'ai joué.

Pour notre équipe le dilemme est : vaincre et mourir ou perdre et s'avilir. De nouveaux joueurs professionnels venus de la capitale renforcent l'équipe du gouvernement. Des balèzes et des rapides.

Encore une fois, les fanultras ouvrent le score sur une pénalité. Galvanisés par l'énergie de la terreur et du désespoir, nous nous démenons comme jamais L'adversaire aussi. Je presse le ballon sur mon cœur.

Sortie de ruck, jeu au près! Je reçois une cravate terrible qui me coupe le souffle et me laisse au sol, mais l'arbitre laisse passer. L'œil dans la pelouse, j respire comme une bête à l agonie. A dix centimètres, j aperçois une coccinelle sur un brin d'herbe. La bête à bon Dieu décolle et se pose sur mon nez, elle boit ma sueur, elle boit mon sang. Pendant quelques secondes, je regarde mes camarades qui continuent à jouer, puis je m'élançe dans l'action.

Nous ne sommes que muscles, courses
poussées, halètements,
corps en alerte.

A la mi-temps, les fanultras mènent au score. Ravi, le Guide reste dans sa tribune.

Dans les vestiaires, Eugenio sait d'un regard nous encourager et trouve les mots justes : « Le peuple tout entier est avec nous à présent, les amis. En gagnant encore, on leur prouve que la résistance est possible. Le peuple reprendra confiance et le Guide vacillera. » poser nos mains sur son bonsaï encore, comme un talisman...

« Cet arbre est petit mais il a la force des géants ». Le temps de me faire la réflexion que, au moins, aucun homme ne peut être pendu à ses branches et je remets mon protège-dents avec la furieuse intention d'aplatir du fanultra et des ballons !

Et c'est reparti...

**ALLEZ, LES GARS, PETIT COTE !
NOUS MARQUONS UN PREMIER ESSAI. TRANSFORME !
UN DEUXIEME. TRANSFORME !
UN TROISIEME. TRANSFORME !
NOUS COURONS COMME NOUS N'AVONS JAMAIS COURU.
NOUS POUSSONS COMME NOUS N'AVONS JAMAIS POUSSE.
NOUS PLAQUONS COMME NOUS N'AVONS JAMAIS PLAQUE.**

Sur mes 22, j'évite une touche. Course intérieure. Puis une belle chandelle. C'est le chaos dans la défense. Eugenio réceptionne. Après contact, il me passe la balle. Un magnifique raffut. J'aplatis. C'est notre quatrième essai. Transformé ! Nos adversaires sont livides ? Au corps à corps leur sueur sent la peur, pas la nôtre, nous nous savons invincibles ! Les spectateurs jubilent, j'imagine que là où ils sont, mes amis et ma famille trinquent fièrement à notre santé.

Coup de sifflet ! 28-3 : nous remportons le match !

La foule des gradins exulte et se soulève comme une vague menaçante. Nous la regardons, nous nous regardons, blêmes, yeux écarquillés, suant sang et eau essoufflés comme des lions en fin de course.

Soudain, tout explose. Les soldats, submergés par les spectateurs qui envahissent le terrain, tirent en l'air puis dans le tas.

Des corps s'effondrent. Je perds de vue Eugenio et les autres.

Profitant du chaos, je me noie dans la cohue. Je parviens à quitter le stade avec des vêtements trop petits prêtés par des supporters. Lors de ma cavale j'apprends que deux autres joueurs ont réussi à s'enfuir. Je ne les reverrai jamais. Les autres ont été arrêtés et exécutés, comme annoncé.

C'est bien plus tard, alors que le guide et le gouvernement des fanultras avaient été destitués, que j'ai appris... Appris qu'Eugenio, notre cher capitaine, avant de tomber à genoux, assassiné, et d'être jeté sur la dépouille de mes camarades, avait crié : « Le sport libre ne mourra jamais ! » J'ignore si cela est vrai, mais une chose est certaine : nous étions l'équipe la plus brillante de cette sombre période...

Ca, je le sais, j'y étais, j'ai joué,
et nous avons gagné !

OUI !

Nous avons tout perdu,
et nous avons
gagné.